

# Franceline Bürgel,

Bourgoin-Jallieu dans la guerre

La vie à l'arrière

www.burgel.com, 2014

La commune de Bourgoin-jallieu est incontournable dans le paysage isérois. Elle est classée de par son importance juste après Grenoble et Vienne. C'est en 1967 que les deux communes, Bourgoin et Jallieu, se fusionnèrent en une seule commune à laquelle on donna le nom Bourgoin-Jallieu.

Mais comment Bourgoin et Jallieu vécurent la Grande guerre ? C'est à cette tâche que s'est attelée Franceline Bürgel rompue au travail de mémoire des terroirs, plus précisément comment la guerre fut gagnée à l'arrière.

Après la défaite de 1871 et plus de 40 ans de paix, une fébrilité belliqueuse commence à se saisir des pays européens. C'en est fini alors de la belle époque insoucieuse. On comprend la consternation des habitants quand, le 1er août 1914, l'ordre de mobilisation fut affiché et annoncé par le son du tocsin. À peine la guerre déclarée, des blessés arrivent à Bourgoin par convois de trains. L'hôpital de Bourgoin ne désemplit pas, il est alors plein à craquer. C'est dans un de ces trains que se trouvait le peintre Lucien Lantier rapatrié à Bourgoin pour être soigné de ses blessures de guerre. Il peint durant sa convalescence de magnifiques toiles sur la guerre et certains lieux Bergusiens, toiles qu'on peut voir aujourd'hui au Musée de Bourgoin-jallieu.



Franceline Bürgel ne laisse passer aucune trace pour suivre cette guerre depuis le Bourgoin-jallieu du début du siècle jusqu'à l'armistice : documents divers, correspondances, journaux intimes, le journal le Moniteur, ouvrages, etc... Relevons l'élan de solidarité patriotique dont furent preuve les Bergusiens et les Jalliens qui accueillirent blessés et réfugiés de l'intérieur venant de toutes parts. Beaucoup d'hommes étaient mobilisés. Il revenait aux femmes de remplacer au pied levé "sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille", proclame la propagande du Gouvernement. Les usines tournaient à plein régime, on y fabriquait aussi bien des obus que des tissus de deuil, des gargousses, etc.). Chacun y allait de sa participation, y compris les enfants des écoles qui confectionnaient pour les soldats au front des plastrons à partir des peaux de lapin.

Pourtant le moral n'était pas au beau fixe, des dépêches arrivaient régulièrement annonçant le décès d'un proche. Le cimentière commençait à devenir exigu. Tout manquait, on mangeait mal, on se chauffait mal. La guerre qu'on croyait brève s'éternisait. Il fallait tout de même tenir.

Au bout de quatre ans de privations et d'angoisse, arrive enfin la victoire, l'armistice, le fameux 11 novembre. Les cloches battent à toute volée. On attend le retour progressif des rescapés. Puis on inaugure l'ère frénétique des monuments aux morts, on en érige un peu partout.

Et quand la vie reprend son train train quotidien, on rencontre ça et là, dans les rues de Bourgoin et Jallieu, des poilus fatigués, salués il y a peu de "héros superbes éclopés" (Henri Thévenon, *poète bergusien*), des rescapés aux bras en écharpe, aux pieds empaquetés, boiteux, silhouettes voûtées, des visages qu'aurait peints Francis Bacon. On s'y habitue très vite. On passe son chemin. On oublie. Et comme si la mémoire se vengeait, vingt-ans plus tard une autre guerre allait dévaster l'Europe.

On comprend pourquoi Franceline Bürgel a ancré l'histoire de son dernier roman, *Paleysin*, dans un village. Elle y raconte "une vie à l'arrière" en pleine guerre de quarante, comme pour prolonger le livre présenté ici. C'est un choix judicieux. Car, parfois, seule la fiction est à même de toucher profondément les sentiments qui naissent dans les plis d'une guerre. Il suffit juste de donner à l'imagination un os du réel à croquer. C'est ce qu'a fait l'auteure dans ce roman remarquable. Et on ne peut que conseiller de lire les deux ouvrages comme on lit un texte sacré et son exégèse.

**Achour Ouamara**